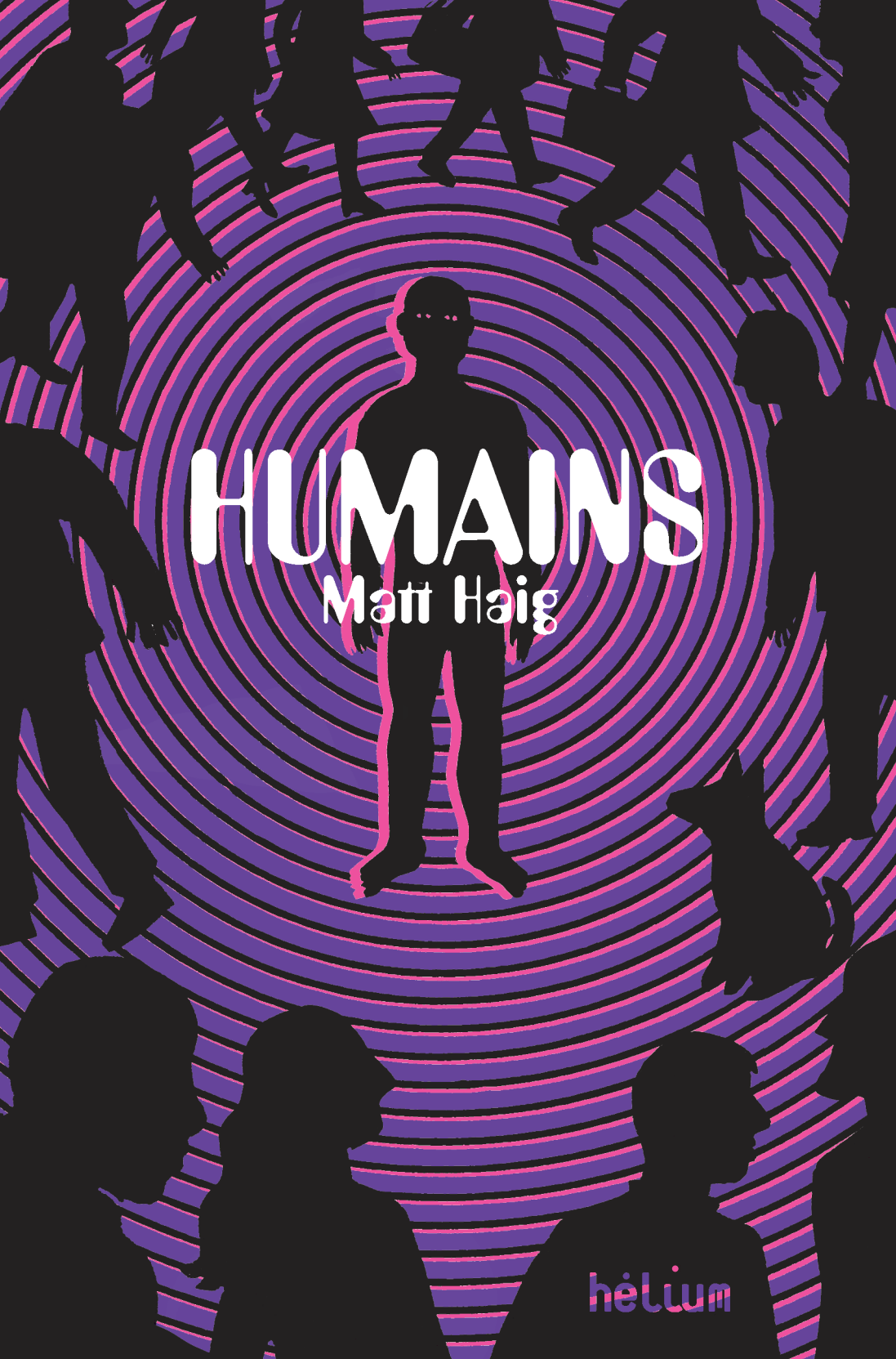


The book cover features a central figure, a man, standing with his arms at his sides. He is surrounded by several other silhouettes of people in various poses, some walking and some standing. The background is a vibrant, swirling pattern of concentric circles in shades of blue and orange. The title 'HUMANS' is written in large, bold, white capital letters across the center. Below the title, the author's name 'Matt Haig' is written in a smaller, white, sans-serif font. In the bottom right corner, the publisher's logo 'helium' is visible in a stylized, lowercase font.

HUMANS

Matt Haig

helium

UNE VACHE EST TOUJOURS UNE VACHE, MÊME SI TU L'APPELLES «STEAK»
OBÉIS À TA TÊTE. OBÉIS À TON SEXE.
LE SEXE PEUT ABÎMER L'AMOUR, MAIS L'AMOUR NE PEUT PAS ABÎMER LE SEXE

LA CONDITION HUMAINE... VUE PAR UN EXTRATERRESTRE

Un extraterrestre débarque sur Terre pour prendre la place et l'apparence du professeur Andrew Martin, éminent mathématicien de l'université de Cambridge qui a résolu une équation majeure pour l'avenir de l'humanité. Ses impressions sont loin d'être positives : il est dégoûté par la façon dont les humains le regardent, par ce qu'ils mangent, par la facilité avec laquelle ils assassinent et font la guerre. L'extraterrestre est tout aussi déconcerté par les concepts d'amour et de famille, qui lui sont totalement étrangers. Pourtant plus le temps passe, plus il commence à apprécier certaines facettes de cette étrange espèce...

Plébiscité par le *New York Times* comme un écrivain « d'un grand sérieux et de talent », Matt Haig nous offre ici une réflexion incisive et mordante, aussi hilarante que poignante, sur la nature humaine et la vie sur Terre.

LA GENTILLESSE EST TOUJOURS DU COURAGE
SOIS CURIEUX. REMETS TOUT EN QUESTION
TOUT EST UNE COMÉDIE
LA POLITESSE EST SOUVENT DE LA PEUR. LA GENTILLESSE EST TOUJOURS DU COURAGE

LA HONTE EST UNE ENTRAVE. LIBÈRE-TE'N
OBEIS À TES TRIPES. EN FAIT, OBEIS À TOUT SAUF AUX ORDRES
INNOVATIONS ET INNOVATIONS

LA TECHNOLOGIE NE SAUVERA PAS L'HUMANITÉ. CE SONT LES HUMAINS QUI SAUVERONT LA TECHNOLOGIE

EXTRAORDINAIRE !

The Independent

UN ROMAN **MERVEILLEUSEMENT
DRÔLE, HALETANT ET INVENTIF.**

The Times

LE ROMAN **HILARANT** DE MATT HAIG BRAQUE
LES PROJECTEURS SUR NOTRE ESPÈCE. *The Guardian*

TRADUIT DE L'ANGLAIS (GRANDE-BRETAGNE) PAR VALÉRIE LE PLOUHINEC

ILLUSTRATION DE COUVERTURE : JOËLLE JOLIVET

CONCEPTION GRAPHIQUE DE LA COUVERTURE : KATIE FECHTMANN

hélium

À Andrea, Lucas et Pearl.

© Hélium / Actes Sud, 2014

© Matt Haig, 2013

Publié avec l'accord de Canongate Books Ltd - 14 High Street, Édimbourg EH1 HE, Écosse.

N° d'édition : FI 176 / 3

ISBN : 978-2-330-06799-1

Dépôt légal : second semestre 2014

Illustration de couverture : Joëlle Jolivet

Maquette de couverture : Katie Fechtmann

HUMAINS

Matt Haig

traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Valérie Le Plouhinec

hélium

Je viens d'acquérir une nouvelle théorie de l'éternité.

ALBERT EINSTEIN

PRÉFACE (UN ESPOIR ILLOGIQUE FACE À L'ÉCRASANTE ADVERSITÉ)

Vous qui lisez ces lignes, vous êtes un certain nombre à penser que les humains sont un mythe, je le sais. Mais je suis bien placé pour affirmer qu'ils existent. Pour ceux qui l'ignoraient, l'humain est une forme de vie réelle, bipède, d'intelligence médiocre, qui mène une existence largement bercée d'illusions sur une petite planète aqueuse, dans un recoin très isolé de l'Univers.

Pour ceux qui y croient, et pour ceux qui m'ont envoyé sur cette planète, les humains sont, à maints égards, aussi étranges que l'on pouvait s'y attendre. Et je confirme qu'à première vue leur apparence physique est tout à fait consternante.

Le visage, à lui seul, présente une grande variété de curiosités hideuses. Un appendice nasal central protubérant, des lèvres à la peau fine, des organes auditifs externes primitifs appelés « oreilles », des yeux minuscules surmontés de « sourcils » d'une insondable inutilité. Il faut beaucoup de temps pour absorber mentalement et accepter tout cela.

Leurs us et coutumes, également, sont au premier abord une énigme déconcertante. Leur conversation exprime très rarement ce dont ils souhaitent réellement parler, et je pourrais écrire quatre-vingt-dix-sept volumes sur leur pudeur corporelle et leur usage des vêtements sans que vous soyez encore près de les comprendre.

Ah, et n'oublions pas les choses-qu'ils-inventent-pour-se-rendre-heureux-et-qui-ne-font-que-leur-malheur. La liste est infinie. Elle comprend, entre autres : faire du shopping, regarder la télévision, chercher le meilleur emploi, acheter la plus grosse maison, écrire un roman semi-autobiographique, éduquer leurs petits, donner à leur

peau un aspect légèrement moins flétri, et entretenir le vague désir que tout cela ait un sens.

Je vous l'accorde, c'est très amusant, quoique peu flatteur pour eux. Mais au cours de mon séjour sur Terre j'ai aussi découvert la poésie humaine. L'un de ces poètes, le tout meilleur (une femelle nommée Emily Dickinson), a écrit : « J'habite le Possible. » Alors faisons-nous plaisir, imitons-la. Ouvrons entièrement notre esprit, car ce que vous êtes sur le point de lire vous obligera à mettre de côté tous vos préjugés, dans l'intérêt supérieur de la compréhension.

Réfléchissons à ceci : et si, au fond, la vie humaine avait un sens ? Et si - ne riez pas - la vie sur Terre n'était pas seulement un objet de crainte et de moqueries, mais aussi une réalité qu'il nous faut chérir ? Qu'en serait-il alors ?

Certains parmi vous, à l'heure qu'il est, savent peut-être ce que j'ai fait, mais aucun d'entre vous n'en connaît la raison. Ce document, ce guide, ce rapport - appelez-le comme vous voudrez - fera la lumière sur toute l'affaire. Je vous conjure de lire cet ouvrage avec toute l'ouverture d'esprit possible, et de vous faire votre idée sur la valeur réelle de la vie humaine.

Que la paix règne sur le monde.

Première partie

JE PRIS MON POUVOIR EN MAIN

L'HOMME QUE JE N'ÉTAIS PAS

Bien, de quoi s'agit-il ?

Vous êtes prêts ?

D'accord. Respirez. Je vais vous raconter.

Ce livre, ce livre que vous tenez entre vos mains, se passe *ici*, sur Terre. Il parle du sens de la vie et de rien du tout. Il parle de ce qu'il en coûte de tuer quelqu'un, et de le sauver. Il parle d'amour, de poètes morts et de beurre de cacahuètes. Il parle de matière et d'antimatière, de tout et de rien, d'espoir et de haine. Il parle d'une historienne âgée de quarante et un ans prénommée Isobel, de son fils de quinze ans appelé Gulliver et du mathématicien le plus intelligent de la Terre. En bref, il raconte comment on devient un humain.

Mais permettez-moi de commencer par une évidence. Je n'en étais pas un, d'humain. Lors de cette première nuit, dans le froid, les ténèbres et le vent, j'étais bien loin d'en être un. Avant d'avoir lu *Cosmopolitan* à la station-service, jamais je n'avais posé les yeux sur ce langage écrit. J'ai conscience que c'est sans doute une première pour vous aussi. Soucieux de vous représenter la façon dont les gens d'ici consomment les récits, j'ai conçu ce livre comme un humain l'aurait fait. Les mots que j'emploie sont des mots humains, composés en caractères humains, disposés les uns derrière les autres, à la manière humaine. Étant donné votre capacité à traduire presque instantanément les formes linguistiques les plus exotiques et primitives, je suis convaincu que vous ne rencontrerez aucun problème de compréhension.

Je le répète, je n'étais pas le professeur Andrew Martin. J'étais comme vous.

Le professeur Andrew Martin n'était qu'un rôle pour moi. Un déguisement. Une personne qu'il me fallait incarner afin d'accomplir une mission. Une mission qui avait commencé par son enlèvement, et par sa mort. (Je me rends compte que je plombe l'ambiance, là ; je jure de ne plus mentionner la mort au moins jusqu'à la fin de cette page.)

L'important, donc, est que je n'étais pas un mathématicien âgé de quarante-trois ans, époux et père, enseignant à l'université de Cambridge et ayant consacré les huit dernières années de sa vie à la résolution d'un problème mathématique qui avait jusque-là résisté à l'analyse.

Avant mon arrivée sur la Terre, je n'avais pas des cheveux châtons formant naturellement une raie sur le côté. Pas plus que je n'avais d'opinion sur la suite orchestrale *Les Planètes* de Gustav Holst ni sur le deuxième album des Talking Heads, n'étant même pas familiarisé avec le concept de musique. Ou, du moins, je n'aurais pas dû en avoir. Et comment aurais-je pu songer que les vins australiens sont automatiquement inférieurs à ceux qui proviennent d'autres régions de cette planète, moi qui n'avais jamais bu que de l'azote liquide ?

Appartenant à une espèce post-conjugale, il va sans dire que je n'avais jamais été un mari négligent ayant un faible pour une de ses étudiantes, pas plus que je n'avais été un homme qui promenait son english springer spaniel – une catégorie de petites divinités domestiques velues également appelées « chiens » – parce que cela lui donnait une excuse pour sortir de chez lui. Et je n'avais bien sûr écrit aucun livre sur les mathématiques, ni exigé que mes éditeurs utilisent une photo d'auteur vieille de bientôt quinze ans.

Non, je n'étais pas cet homme.

Je n'avais pas le moindre sentiment pour lui. Et pourtant il avait été bien réel, aussi réel que vous et moi, une forme de vie mammi-fère en chair et en os, un primate diploïde et eucaryote qui, cinq minutes avant minuit, était encore assis à son bureau, en train de contempler son écran d'ordinateur en buvant du café noir (pas d'inquiétude, j'expliquerai un peu plus tard le café et mes mésaventures avec). Une forme de vie qui avait peut-être, ou peut-être pas, bondi de sa chaise lorsque la révélation était advenue, lorsque son esprit avait atteint un lieu que nul esprit humain n'avait jamais approché de si près, l'extrême limite du savoir.

Et à un moment donné, très peu après sa révélation, cet homme avait été enlevé par les hôtes. Mes employeurs. Je l'avais même rencontré, pendant un bref instant. Un instant suffisant pour que l'analyse – quoique très incomplète – soit réalisée. Elle était complète physiquement, notez bien, mais pas mentalement, voilà tout. Car, voyez-vous, il est possible de cloner le cerveau humain, mais pas ce qui est stocké à l'intérieur – du moins pas grand-chose –, ce qui m'a obligé à en apprendre beaucoup par moi-même. J'étais un nouveau-né de quarante-trois ans sur la planète Terre. Le fait de ne jamais l'avoir *correctement* rencontré allait d'ailleurs se révéler ennuyeux pour moi, car une rencontre digne de ce nom m'aurait été bien utile. Ne serait-ce que parce qu'il aurait pu me parler de Maggie. (Oh, comme je regrette qu'il ne m'ait pas parlé de Maggie !)

Quoi qu'il en soit, le savoir qu'il avait acquis ne changeait rien au simple fait que je devais mettre un coup d'arrêt à l'évolution des choses. C'était la raison même de ma présence. Détruire les preuves de l'avancée révolutionnaire que venait de faire le professeur Andrew Martin. Des preuves présentes non seulement dans des ordinateurs, mais aussi dans des organismes humains en vie.

Bien, par où commencer ?

Il n'y a qu'un point de départ possible, je suppose. Le moment où la voiture m'a renversé.

LES SUBSTANTIFS SANS CONTEXTE, ET AUTRES ÉPREUVES ÉPINEUSES POUR LE NOVICE EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Oui, comme je l'ai dit, nous allons devoir commencer par le moment où je fus renversé par une voiture.

Il le faut, vraiment. Car pendant un bon moment avant cela, il n'y avait rien eu du tout. Le néant, le néant, le néant, puis...

Quelque chose.

Moi, debout au milieu de la « route ».

Une fois sur place, j'eus plusieurs réactions immédiates. La première : qu'est-ce que c'était que ce temps ? Je n'étais franchement pas habitué à songer au climat. Mais je me trouvais en Angleterre, une région de la Terre où penser au temps qu'il fait est la principale activité humaine. Et non sans raison. La deuxième : où était l'ordinateur ? Il aurait dû y avoir un ordinateur. Même si je ne savais pas précisément à quoi ressemblait celui du professeur Martin. Peut-être ressemblait-il à une route, après tout. La troisième : qu'est-ce que c'était que ce bruit ? Une sorte de rugissement assourdi. Et la quatrième : il faisait nuit. Étant plutôt du genre à rester chez moi, je n'étais pas habitué à la nuit. Et même si je l'avais été, cette nuit-là n'était pas une nuit ordinaire. C'était le genre de nuit que je n'avais jamais connue. C'était une nuit puissance nuit puissance nuit. De la nuit au cube. Un ciel empli de ténèbres sans compromis, sans étoiles et sans Lune. Où étaient les Soleils ? Le froid semblait indiquer qu'il n'y en avait pas. Ce froid était un choc, pour moi. Ce froid me faisait mal aux poumons, et le vent cruel qui cinglait ma peau me faisait trembler. Je me suis demandé si les humains sortaient jamais de chez eux. S'ils le faisaient, ils devaient être fous.

Respirer me fut difficile, au début. Et c'était un problème. Car après tout, inutile de se voiler la face : respirer était une des exigences les plus primordiales pour quiconque voulait être humain. Mais je finis par prendre le coup.

Aussitôt, une autre inquiétude me saisit. Je n'étais pas là où j'aurais dû me trouver, cela m'apparaissait de plus en plus clairement. J'aurais dû me matérialiser à l'endroit exact où il avait été enlevé, lui. J'aurais dû être dans un bureau, mais ceci n'était pas un bureau. Je m'en rendais compte, même à ce moment-là. À moins que ce ne soit un bureau assez vaste pour contenir un ciel entier, y compris ces nuages noirs qui s'accumulaient et cette Lune cachée.

Il me fallut un moment - trop long, malheureusement - pour comprendre la situation. À ce stade-là, j'ignorais encore ce qu'était une route, mais maintenant je suis en mesure de vous dire qu'une route est un lien entre un point de départ et un point d'arrivée. C'est important. Car sur Terre, figurez-vous qu'on ne peut pas se téléporter simplement d'un lieu à un autre. La technologie nécessaire n'existe pas encore.

Et ils en sont loin. Non. Sur Terre, on passe un temps fou à se déplacer d'un point à un autre, que ce soit sur des routes, sur des voies de chemin de fer, dans sa carrière ou dans ses histoires sentimentales.

Cette route en particulier était du type autoroute. Une autoroute est le type de route le plus sophistiqué qui soit, ce qui signifie en gros que, comme il en va de la plupart des progrès humains, le risque de décès accidentel y est considérablement plus élevé. Mes pieds nus reposaient sur une surface appelée asphalte, et ressentaient sa texture insolite et grossière. Je regardai ma main gauche. Je la trouvai fort rudimentaire et exotique, mais mon rire cessa tout net quand je pris conscience que cette impayable chose pleine de doigts faisait partie de moi. J'étais étranger à moi-même. Ah, et au fait, le rugissement assourdi était toujours là, mais nettement moins assourdi.

C'est alors que je vis ce qui se rapprochait de moi avec une vélocité considérable.

Les lumières.

Blanches, larges et basses, elles auraient aussi bien pu être les yeux brillants d'un boufféplaine lancé au grand galop, à la carcasse métallisée. La chose poussa un hurlement soudain ; elle tenta de ralentir et de m'éviter.

Je n'avais plus le temps de m'écarter. Je l'aurais eu un peu plus tôt, mais plus alors. J'avais trop tardé.

Et je fus donc percuté avec une force énorme, implacable. Une force qui me projeta en l'air et m'envoya voler. Mais pas voler pour de vrai, car les humains ont beau agiter bras et jambes, ils en sont incapables. La seule option qui me restait était la douleur, que j'éprouvai jusqu'à mon atterrissage, après quoi je retournai au néant.

Le néant, le néant, le néant, puis...

Quelque chose.

Un homme recouvert de vêtements se tenait au-dessus de moi. La proximité de son visage me troubla.

Non. C'était plus fort que cela.

J'étais révolté, terrifié. Jamais je n'avais rien vu de tel que cet homme. Cette face m'était si étrangère, elle était si pleine d'ouvertures et de protubérances incompréhensibles ! Le nez, surtout, me perturbait. Mes yeux innocents eurent l'impression qu'il y avait

autre chose à l'intérieur de lui, qui poussait pour sortir. Je baissai le regard. Remarquai ses vêtements. Il portait ce que j'identifierais plus tard comme étant une chemise et une cravate, un pantalon et des chaussures. Exactement ce qu'il était censé porter, et pourtant cela me paraissait si saugrenu que j'ignorais si je devais rire ou hurler. Il observait mes blessures. Ou plutôt : *il les cherchait*.

Je vérifiai ma main gauche. Pas de dégâts. La voiture avait heurté mes jambes, puis mon torse, mais ma main était intacte.

– C'est un miracle, me dit-il tout bas, comme s'il me confiait un secret.

Mais les mots n'avaient aucun sens.

Il me dévisagea et éleva la voix pour se faire entendre malgré le bruit de la circulation.

– Qu'est-ce que vous faites là ?

De nouveau, rien. Ce n'était qu'une bouche en mouvement, qui émettait des sons.

Je me rendais bien compte que son idiome était simple, mais il me faut entendre au moins une centaine de mots d'une nouvelle langue pour pouvoir reconstituer tout le puzzle grammatical. Ne me jugez pas, je vous prie. Je sais que certains d'entre vous n'ont besoin que d'une dizaine de mots, ou même d'un seul syntagme adjectival. Mais je n'ai jamais été très doué pour les langues. C'est une des raisons de mon aversion pour les voyages, je suppose. Car, je le répète : je n'avais jamais demandé à être envoyé ici. C'était un boulot, quelqu'un devait le faire et, suite à mon discours jugé blasphématoire au musée des Équations quadratiques – mon prétendu crime contre la pureté mathématique –, les hôtes s'étaient dit que ce serait le châtiment adéquat. Ils savaient que personne de sain d'esprit ne se porterait volontaire. Certes, c'était une mission à haute responsabilité, mais ils savaient aussi que, comme vous, j'appartenais à l'espèce la plus évoluée de l'univers connu et que je m'en acquitterais donc sans encombre.

– Hé, mais je vous connais ! Votre tête me dit quelque chose. Qui êtes-vous ?

Je me sentais épuisé. C'est le problème avec la téléportation, la translation de matière et la recomposition biologique. C'est vraiment

crevant. Et même si ça vous regonfle après vous avoir vidé, on en paie le prix en énergie.

Je replongeai dans le noir et me laissai emporter par des rêves teintés d'indigo, de violet et de chez moi. Je rêvai d'œufs fêlés, de nombres premiers et d'horizons urbains toujours changeants.

Et puis je me réveillai.

Je me trouvais à l'intérieur d'un véhicule étrange, sanglé à un équipement primitif de surveillance du rythme cardiaque. Deux humains, un mâle et une femelle (l'aspect de la femelle confirma mes pires angoisses. Chez cette espèce, la laideur était également distribuée entre les sexes), habillés en vert. Ils semblaient me demander quelque chose avec une agitation manifeste. Peut-être était-ce parce que je mettais à profit mes membres supérieurs tout neufs pour arracher ces électrodes rudimentaires. Ils tentèrent de restreindre mes mouvements, mais visiblement ils comprenaient très mal les mathématiques en jeu, et je n'eus guère de difficulté à laisser ces deux humains sur le carreau, en train de se tordre de douleur dans leur accoutrement verdâtre.

C'est en me remettant sur mes pieds que je remarquai la force de la gravité sur cette planète, lorsque le chauffeur se retourna pour me poser une question, l'air encore plus agité que les deux autres. Le véhicule avançait rapidement et les ondes sonores de la sirène nuisaient indéniablement à ma concentration, mais j'ouvris la portière et bondis vers la végétation moelleuse qui longeait la route. Mon corps roula sur lui-même. Je me cachai. Puis, une fois assuré de pouvoir réapparaître sans péril, je me relevai sur mes deux pieds. Comparé à une main humaine, un pied est relativement regardable, si on fait abstraction des orteils.

Je demeurai sur place un moment, à contempler ces curieux véhicules cloués au sol, de toute évidence dépendants de carburants fossiles, et faisant chacun plus de bruit qu'un générateur de polygones. Et le spectacle encore plus curieux des humains, à l'intérieur, tous vêtus et cramponnés à un dispositif de direction circulaire et, parfois, à un appareil de télécommunication extrabiologique.

Me voici sur une planète où la forme de vie la plus intelligente doit encore conduire des voitures...

Jamais de ma vie je n'avais tant apprécié les splendeurs toutes simples avec lesquelles vous et moi avons grandi. La lumière perpétuelle. La circulation fluide, flottante. La vie végétale évoluée. L'air édulcoré. L'absence de climat. Oh, mes doux lecteurs, vous n'avez pas idée.

Les véhicules faisaient résonner des alarmes à haute fréquence en passant devant moi. Des visages aux yeux ronds, bouche bée, me regardaient à travers les vitres. Je n'y comprenais rien : j'étais pourtant aussi affreux que tous ces gens ! Pourquoi ne me fondais-je pas dans le paysage ? Qu'est-ce que je faisais de travers ? Peut-être était-ce parce que je ne me trouvais pas à bord d'une voiture ? Ou peut-être parce que je ne portais pas de vêtements. La nuit était froide, certes, mais le problème pouvait-il vraiment être aussi trivial qu'une absence de masquage artificiel du corps ? Non, cela ne pouvait pas être aussi simple.

Je levai les yeux vers le ciel.

La Lune était à présent visible, voilée par une fine couverture nuageuse. Même elle semblait me regarder la bouche ouverte, avec la même stupéfaction. Je détestais la pluie. Pour moi, comme pour la plupart d'entre vous qui vivez sous des dômes, la pluie était une terreur qui prenait des proportions presque mythologiques. Il fallait absolument que je découvre ce que je cherchais avant que les nuages ne crèvent.

J'avisai un panneau rectangulaire en aluminium un peu plus loin. Les substantifs sans contexte sont toujours difficiles pour quiconque apprend une langue, mais comme la flèche ne pointait que dans un sens, je la suivis.

Les humains continuaient de baisser leurs vitres et de me lancer des exclamations par-dessus le vacarme de leurs moteurs. Cela me paraissait parfois plutôt aimable, notamment lorsqu'ils projetaient leurs fluides buccaux dans ma direction, à la manière orminurque. Je leur retournais amicalement leurs crachats, m'efforçant de bien viser les visages qui filaient à toute allure. Cela semblait encourager une recrudescence de manifestations vocales, mais je tâchai de ne pas me tracasser.

Bientôt, me disais-je, je comprendrai le sens profond de l'apostrophe bruyamment articulée : « Bordel de merde, dégage de là,

connard ! » En attendant, je poursuivis mon chemin, dépassai le panneau, et découvris un édifice illuminé mais d'une immobilité déroutante, posé non loin de la route.

C'est là que j'irai, pensai-je. J'irai là-bas, et je trouverai des réponses.

TEXACO

L'édifice était dénommé « Texaco ». Il se dressait illuminé dans la nuit, statique à un point terrifiant, comme s'il attendait de prendre vie.

En m'en approchant, je compris qu'il s'agissait d'une sorte de poste de ravitaillement. Des véhicules y étaient garés sous un préau horizontal, à proximité de dispositifs simplistes de distribution de carburant. Cela se confirmait : les voitures ne faisaient absolument rien par elles-mêmes. Elles étaient pratiquement en état de mort cérébrale, à supposer seulement qu'elles aient un cerveau.

Les humains qui rechargeaient leurs véhicules me dévisageaient en remontant à l'intérieur. Tâchant de me montrer aussi poli que possible compte tenu de mes limites verbales, je crachai dans leur direction d'amples quantités de salive.

Je pénétrai ensuite dans le bâtiment. Un humain habillé se tenait derrière le comptoir. Ses cheveux, au lieu de pousser sur son crâne, couvraient la moitié inférieure de son visage. Son corps était plus sphérique que ceux de ses congénères, ce qui le rendait légèrement moins désagréable à regarder. L'odeur d'acide hexanoïque et d'androstérone qu'il dégageait m'indiqua que l'hygiène corporelle n'était pas sa priorité première. Après un coup d'œil sur mes parties génitales (déconcertantes, j'en conviens), il appuya sur quelque chose sous le comptoir. Je crachai, mais il ne me retourna pas ma salutation. Peut-être avais-je mal compris cette histoire de crachats.

Ce copieux déploiement de salive m'ayant donné soif, je me dirigeai vers une unité réfrigérante qui émettait un léger bourdonnement, emplies d'objets cylindriques vivement colorés. J'en choisis un

et l'ouvris. Une ration de liquide appelé « Coca-Cola Light ». Une saveur extrêmement sucrée, avec une trace d'acide phosphorique. C'était infect. Cela rejaillit de ma bouche presque aussitôt après y être entré. Puis je consummai autre chose. Un aliment emballé dans une matière synthétique. Comme je le constaterais par la suite, tout, sur cette planète, était enveloppé dans quelque chose. La nourriture dans des emballages. Les corps dans des vêtements. Le mépris dans des sourires. Tout était dissimulé. L'aliment portait la dénomination « Mars ». Il descendit un peu plus bas dans ma gorge, mais juste assez pour que je découvre l'existence du réflexe vomitif. Refermant l'armoire réfrigérée, j'avisai alors une boîte marquée des mots « Pringles » et « Saveur barbecue ». Je l'ouvris et commençai à manger. Ce n'était pas mauvais – un peu comme du gâteau de sorp, pour vous donner une idée –, et j'en fourrai le plus possible dans ma bouche. Je me demandai à quand remontait la dernière fois que je m'étais nourri moi-même, sans assistance. Honnêtement, je fus incapable de m'en souvenir. Pas depuis ma toute petite enfance, en tout cas.

– Hé, vous ! Vous ne pouvez pas vous servir comme ça. Il faut payer.

C'était l'homme du comptoir qui me parlait. Je n'avais toujours qu'une très vague idée de ce qu'il me disait, mais au volume et à la fréquence, je devinai que ce n'était pas favorable. J'observai également que sa peau – du moins dans les zones de son visage où elle était visible – changeait de couleur.

Je remarquai l'éclairage au-dessus de ma tête et clignai des paupières. Je plaçai ensuite une main devant ma bouche et émis un bruit. Puis je l'éloignai et refis le même bruit, en écoutant la différence.

C'était réconfortant de savoir que même dans les recoins les plus reculés de l'Univers, les lois physiques régissant la lumière et le son restaient inchangées, même s'il faut bien avouer qu'elles semblaient un peu plus ternes ici.

Il y avait des présentoirs couverts de ce que je connaîtrais bientôt sous le nom de « magazines », tous ornés de visages affichant un sourire presque identique. Vingt-six nez. Cinquante-deux yeux. Un spectacle intimidant.

Je m'emparai d'un de ces magazines tandis que l'homme s'emparait de son téléphone.

Sur Terre, les médias sont encore coincés à l'âge précapsulaire et doivent pour l'essentiel être lus *via* un appareillage électronique ou un support imprimé fait de fines membranes d'un dérivé végétal chimiquement réduit en pulpe, appelé « papier ». Les magazines sont très appréciés ici, bien qu'aucun humain ne se soit jamais senti mieux après en avoir lu. Au contraire, leur fonction principale est de générer chez les lecteurs un sentiment d'infériorité qui les poussera à acheter quelque chose, ce qu'ils font, après quoi ils se sentent encore plus mal, ce qui les pousse à acheter encore plus de magazines pour voir ce qu'ils pourront acheter ensuite. C'est une perpétuelle spirale de malheur qui porte le nom de « capitalisme » et se trouve remporter l'adhésion populaire. La publication que j'avais en main s'intitulait *Cosmopolitan*, et je me dis qu'à tout le moins elle m'aiderait à maîtriser la langue.

Cela ne me prit pas longtemps. Les idiomes humains écrits sont d'une simplicité grotesque, étant presque entièrement constitués de mots. J'avais interpolé la totalité de la langue écrite dès la fin du premier article, et en prime je savais tout sur « la petite touche qui peut booster votre moral – et votre vie de couple ». Et aussi : je compris que l'orgasme, ici, était d'une importance cruciale. Il apparaissait que l'orgasme était le pilier central de la vie locale. Peut-être était-ce même la seule chose qui ait un sens sur cette planète. Le but des humains dans la vie était simplement de rechercher l'illumination de l'orgasme. Quelques secondes de répit dans les ténèbres environnantes.

Mais lire n'est pas parler, et mon équipement vocal tout neuf demeurait bêtement inactif dans ma bouche et dans ma gorge, comme la nourriture, que j'ignorais comment avaler.

Je reposai le magazine sur le présentoir. Une fine bande de métal réfléchissant, juste à côté, me permit d'avoir un aperçu partiel de moi-même. Moi aussi, j'avais un nez protubérant. Et des lèvres. Des cheveux. Des oreilles. Tant d'*externalité* ! Un look très « intérieur apparent ». En bonus, une grosse boule au milieu de mon cou. Des sourcils très fournis.

Une information me vint en tête, une bribe de souvenir de ce que m'avaient dit les hôtes. *Le professeur Andrew Martin*.

Mon cœur fit une embardée. Une bouffée de panique. Voilà qui j'étais à présent. Qui j'étais devenu. Je tentai de me consoler en me rappelant que c'était temporaire.

Dans le bas du présentoir des magazines, il y avait quelques journaux. Là aussi, on pouvait voir des photographies de visages souriants, ainsi que quelques-unes représentant des cadavres gisant à côté de bâtiments démolis. Près des journaux, un petit assortiment de cartes géographiques. Parmi celles-ci, une *Carte routière des îles Britanniques*. C'était peut-être là que je me trouvais. Je pris la carte et voulus sortir.

L'homme raccrocha son téléphone.

La porte était verrouillée.

L'information me vint en tête sans que j'aie rien demandé : *Collège Fitzwilliam, université de Cambridge*.

– Croyez pas que vous allez partir comme ça, me dit l'homme dans un idiome que je commençais à comprendre. Les flics sont en route. J'ai fermé à clé.

À son grand ébahissement, je rouvris aussitôt la porte. Une fois dehors, j'entendis une sirène au loin. Tendant l'oreille, je me rendis compte que la source de ce bruit ne se trouvait qu'à trois cents mètres, en approche rapide. Je commençai à fuir, m'éloignant le plus vite possible de la route et gravissant un talus herbeux qui débouchait sur une zone plane et horizontale.

Il y avait là un grand nombre de véhicules de transport de marchandises, garés avec ordre et géométrie.

Quel monde étrange c'était là ! Bien sûr, me direz-vous, tous les mondes le sont lorsqu'on les découvre avec des yeux neufs. Mais celui-ci devait être le plus bizarre de tous. Je m'efforçais de déceler des similitudes. Je me répétais qu'ici aussi toute chose était composée d'atomes, et que ces atomes se comportaient exactement comme ils le font partout. Qu'ils s'attiraient s'il existait une distance entre eux. Que dans le cas contraire ils se repoussaient. C'est la loi fondamentale de l'Univers, et elle s'applique à toute chose, même ici. Il y a du réconfort dans cette idée. Savoir que les petites choses sont partout les mêmes, où que vous soyez dans l'Univers. S'attirant et se repoussant. C'est seulement en ne les regardant pas d'assez près que l'on voit des différences.

Mais malgré cela, sur le moment, je ne voyais que des différences.

Le véhicule à la sirène hurlante s'arrêta devant la station-service, auréolé de lumière bleue clignotante, ce qui m'obligea à me cacher quelques minutes entre les camions. J'étais gelé et je me recroquevillai sur moi-même, tremblant de tous mes membres, mes testicules rétractés. (Les testicules du mâle humain sont encore la partie la plus esthétique de son corps. Elles sont pourtant dédaignées par les humains eux-mêmes, qui préfèrent regarder n'importe quoi d'autre, y compris des visages souriants.) Avant que le véhicule de police ne soit parti, j'entendis une voix dans mon dos. Pas un policier, mais le chauffeur du véhicule derrière lequel j'étais accroupi.

– Dites donc, vous ! Qu'est-ce que vous foutez là ? Barrez-vous !

Je m'enfuis en courant, mes pieds nus heurtant le sol dur jonché de débris éparpillés. Puis je marchai sur un tapis végétal, traversai un champ, et continuai jusqu'à une nouvelle route. Celle-ci était bien moins large que la précédente, et déserte.

Je dépliai la carte, trouvai la ligne qui correspondait à la courbe de cette route-ci et lus ce mot : « Cambridge ».

Je m'engageai dans cette direction.

Tout en marchant, et en inhalant cet air riche en azote, je commençai à me former une idée de moi-même. Le professeur Andrew Martin. Avec le nom me vinrent des faits, diffusés à travers l'espace par ceux qui m'avaient envoyé.

J'étais un homme marié. J'avais quarante-trois ans, le point médian exact de la vie humaine. J'avais un fils. J'étais le savant qui venait de résoudre l'énigme mathématique la plus importante que l'humanité ait jamais affrontée. J'avais, pas plus de trois petites heures plus tôt, fait franchir à l'espèce humaine un palier qui dépassait l'imagination.

Les faits me donnaient un peu mal au cœur, mais je poursuivis mon chemin dans la direction de Cambridge, bien décidé à découvrir ce que l'humanité me réservait encore.